



feral feminisms

Autistic A/Genders,
A/Sexualities, and A/Socialities

issue 17 · spring 2026

Cynara Cardunculus

iuri martin-cabétich

Ce texte est l'exploration d'un vécu autiste par le biais d'un parallèle avec d'autres êtres vivants – un cardon et un jeune merle.

Il y est question des complexités que soulève dans certaines relations le mélange entre intensité et besoin de distance.

Il parle d'un rapport distant au corps, d'injonctions intégrées, mais aussi du lien à des vivant-e-s pas qu'humain-e-s, et d'une relation intense au tissu du monde.

Ce texte compose différents registres (technique, descriptif, lyrique) en reprenant la structure du végétal éponyme.

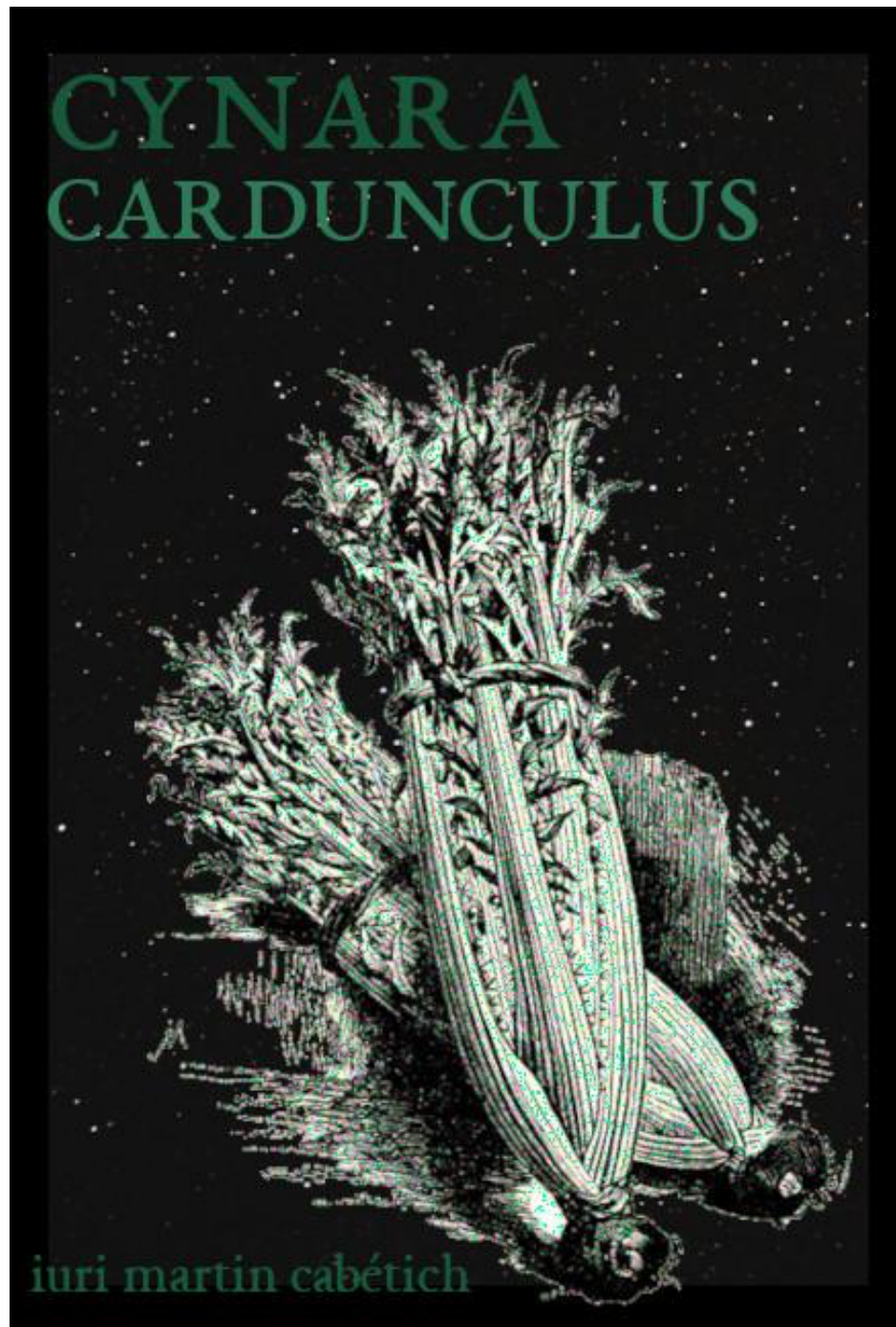


feral feminisms

Autistic A/Genders,
A/Sexualities, and A/Socialities

issue 17 · spring 2026

Cynara Cardunculus
iuri martin-cabétich



En pleine largeur de page : deux cardons liés sur fond étoilé. En titre : Cynara Cardunculus. En bas de page : iuri martin-cabétich



Cynara cardunculus appartient à la famille des Astéracées — la famille des chicorées, topinambours, séneçons, armoises, achillées, cirses, chardons, carlines.

Enfant, parfois, le soir en m'endormant, je me sentais artichaut.
Je n'ai jamais réussi à savoir ce que ça voulait dire. C'était une impression.

Quand j'ai tenté de comprendre, j'ai pensé : *peut-être que c'est dû à l'inuline*. Parce que je confondais l'*inuline* et l'*insuline*. L'*insuline*, je savais que ça existait parce que mon grand-père était diabétique.

J'ai besoin d'appuis. Je cherche sur internet, je cherche dans les livres de biologie, je cherche dans ma mémoire. Il me semble que cette impression d'être un artichaut, elle était liée à quelque chose d'amer et doux, et j'ai découvert sur internet que ce n'est pas l'*inuline* qui est amère...

L'artichaut est un chardon domestiqué et cultivé, de l'espèce *Cynara cardunculus*.

Cynara cardunculus, c'est aussi le cardon, rencontré il y a un an et demi. Une amie en avait dans son panier de légumes de la semaine et n'en voulait pas. Je l'ai emporté.

Épines goût gestes induits texture
 fractales laineuses

Le coup de foudre.
Suis revenu en chercher chaque semaine jusqu'à la fin de la saison.
... en fait, je ne sais pas si c'est vraiment de l'ordre du coup de foudre, ou plutôt quelque chose comme de la reconnaissance...

Je crois que je m'identifie au cardon.



feral feminisms

Autistic A/Genders,
A/Sexualities, and A/Socialities

issue 17 · spring 2026

Cynara Cardunculus
iuri martin-cabétich



Vignette à gauche ; le bout d'une feuille de cardon

Un cardon, c'est plutôt contrariant : ça ne tient pas dans le bac à légumes d'un réfrigérateur individuel

et puis c'est bardé d'épines.

pareils
les cheveux
quand on passe la tondeuse
comme de petites aiguilles fichées dans la peau.

pareil
les questions
de petites aiguilles fichées partout.

Le cardon s'adapte particulièrement bien aux milieux aride et semi-aride (où il concurrence même les cactées).

Plus facile
le travail
que les vacances et la détente.

Plus facile
la distance
que la proximité.

Plus faciles
le cadre, la contrainte.

Apparemment
plus facile
tout

que juste vivre.

COMMENT PARTAGER CE QU'ON EST, QUAND ON SAIT QUE C'EST
CONTRARIANT, IRRITANT, INCONFORTABLE, DÉSAGRÉABLE ?

COMMENT FAIRE SI C'EST DUR, ÉPINEUX, SI ÇA TIENT À DISTANCE ?



Vignette à deux centimètres du bord gauche : un pétiole de cardon, charnu, épineux, mais avec quelques éléments foliacés encore

Parmi les composés aromatiques identifiés dans le cardon, on trouve pas mal de lactones sesquiterpéniques.

La *Botanique systématique moléculaire* de Dupont et Guignard nous apprend que :

Abandonnant les alcaloïdes de types classiques ainsi que les iridoïdes, auxquels les prédateurs avaient eu le temps de s'adapter, les astéracées ont été les premières (avec les apiacées) à utiliser ces composés, ce qui a favorisé leur suprématie actuelle.

Et il apparaît que ce sont ces lactones sesquiterpéniques qui sont responsables de l'amertume caractéristique de *Cynara cardunculus*.

Voilà donc d'où provient cette amertume du fait de laquelle je m'identifie au cardon, à l'artichaut.

... une innovation des astéracées, elle aussi pour tenir à distance, donc.

COMMENT PARTAGER CE QUI NOUS EST CENTRAL, SI C'EST UNE DISTANCE ?

Tu dis que sans doute le mot *aimer* pour moi n'a pas le même sens, puisque j'aime être seul.

J'avais renoncé à utiliser ce mot piégé, ce mot qui a déjà saccagé tant et tant, jusqu'à cette définition *joie à l'occasion d'une cause extérieure*.

C'est Spinoza qui dit ça – un grand cadeau, pour moi, cette définition.

Enfin je comprends de quoi on parle.

Je reconnais que je l'éprouve, et me réjouis de parfois le susciter.

Quand je dis *aimer*, je dis *joie à l'occasion d'une cause extérieure*.

Quand je dis *aimer*,
par exemple quand je parle de ce que je ressens pour toi,
je veux dire que le fait que tu existes, toi,
me remplit de joie

que je te voie ou non

me remplit de joie.



feral feminisms

*Autistic A/Genders,
A/Sexualities, and A/Socialities*

issue 17 · spring 2026

*Cynara Cardunculus
iuri martin-cabétich*

... quelque chose a fait écho.
Dans sa manière de marcher la tête penchée, de me regarder en coin,
tranquille de ma présence malgré sa vulnérabilité

J'aime tant d'être
que je ne vois jamais ou presque
– quelques heures tous les cinq ans –
n'importe
dans ma solitude
iels font le monde vivable, et beau.

Aimer
pour moi
n'a pas de rapport direct avec se voir.



feral feminisms

Autistic A/Genders,
A/Sexualities, and A/Socialities

issue 17 · spring 2026

Cynara Cardunculus
iuri martin-cabétich



Vignette à cinq centimètres du bord gauche : un pétiole de cardon – ne sont visibles que les fibres longitudinales et les épines groupées par deux ou trois

On l'a vu, le cardon contient un autre composé caractéristique : l'inuline.
L'inuline est une substance de réserve de la plante.

*de réserve comme être réservé
de réserve comme être sur la réserve*

C'est une fibre non soluble.
Et l'humain ne disposant pas d'inulinase dans l'intestin grêle, l'inuline lui est inassimilable.

COMMENT PARTAGER CE QUI COMPTE POUR NOUS, CE QUE NOUS SOMMES,
QUAND C'EST PRÉCISÉMENT DE L'INASSIMILABLE ?



Ne pas faire une demande de diagnostic. Se sentir trop fatigué pour être encore là quand il tomberait – trois ans plus tard en moyenne, paraît-il, quand on n'a pas les moyens de passer par les spécialistes du privé.

Voir passer les années, pourtant. Et constater que la question se pose toujours.

de réserve comme être sur la réserve, être à bout de forces, être au bout du rouleau

Osciller encore dans l'impression que ce n'est pas la peine. Alternativement :

pas la peine puisque, après tout, toute anormalité est sans doute feinte, surjouée

qu'après tout *c'est difficile pour tout le monde*, et qu'il suffit de faire un effort

ou

pas la peine parce que : à quoi bon entamer une démarche qui va durer trois ans, quand il semble impossible d'être encore debout dans trois ans.

L'inuline passe comme aliment fibreux dans le gros intestin où elle est transformée par des micro-organismes en acide lactique et gaz carbonique.

Le gaz formé peut gêner les gens sensibles en causant des flatulences.

COMMENT PARTAGER CE QU'ON EST, COMMENT PRENDRE SA PLACE DANS LE MONDE, SI C'EST PERÇU COMME UNE PESANTEUR, SI C'EST INDIGESTE ?



Peut-être qu'il faudrait essayer de
faire un effort.

Encore.

Peut-être qu'il est grand temps de
faire un effort.

À nouveau.

Comme si

tiens, après tout, pourquoi pas ?

comme si jamais on n'avait eu cette idée.

Comme si dans ce monde, il était possible qu'on ne se soit jamais posé la question de s'adapter de toutes nos forces pour ne pas être rejeté, pour ne pas subir de harcèlement, pour ne pas subir de remontrances, pour ne pas subir de rappels à l'ordre, pour trouver notre place.

Peut-être qu'on ne peut pas *se réduire à ça*

– ça ? –

il y a toujours quelqu'un.e pour suggérer que c'est un peu par complaisance qu'on en est là.

Et

à chaque réussite, à chaque degré supplémentaire de *fawn*, de masquage, d'oubli de soi pour complaire, d'abandon du corps-robot aux volontés et attentes alentours – comme le renard dit-on abandonne sa patte au piège – à chaque fois

ah ben tu vois !

comme si le diagnostic était un truc qu'on fait à nos heures perdues, parce que ça ne demande aucun effort, parce qu'on a rien de mieux à faire
comme on porterait une fleur à la boutonnière

comme si se reconnaître handicapé c'était un peu fun
presque une mode



les effarants taux de suicide des personnes concernées par ces handicaps invisibles ne semblent pas suffire à entamer ces évidences – autour de nous depuis toujours, et, à force, insidieusement, en nous :

peut-être qu'il faudrait encore essayer de *faire un effort*
il doit bien être possible de se rendre utile
il doit bien être possible de mettre à l'aise – faire spontanément ce qu'il faut avec un air détendu –
il doit bien être possible d'arrêter de tout compliquer
il paraît que c'est facile.

et, tant qu'à faire,
pourquoi s'arrêter égoïstement en si bon chemin ?
utile, assimilable, agréable et doux

doux
comme une petite patte de renard abandonnée dans un piège,
sous la neige elle aussi douce douce douce.



Vignette centrée : la base du cardon, là où se rejoignent les « cardes », les pétioles, dernière partie visible avant le sol

Il était déjà sur le chemin quand je l'ai remarqué, à droite, vers le mur et le portillon par lequel il était peut-être arrivé. Il sautillait, comme tout merle. Mais la tête penchée, comme à angle droit, vers le sol. Je me suis arrêté, assez loin de lui, à gauche, vers la rivière. Il avait l'air un peu faiblu, et je me rappelle que ça m'a effleuré de l'emmenner avec moi, de tenter d'en prendre soin. Mais en fait, à part ce cou penché, il semblait plutôt en forme. Il avait grandi jusque-là, il savait vivre. Il a sautillé, s'est arrêté picorer des baies de (ce n'est pas du pyracantha, je crois, je n'ai pas vu de piquants). Je lui parlais, je crois. Puis, il a laissé les baies oranges, et, passant devant moi, il a sautillé jusqu'à la berge. Il est descendu maladroitement, et il a grattouillé le sol, comme s'il cherchait des lombrics. Je ne voyais pas très bien, parce qu'il y avait une touffe d'herbe entre nous. J'avais peur de l'effrayer, avec la proximité de l'eau, ou de lui barrer la route s'il voulait repartir vite (par exemple s'il y avait eu un chat, ou un chien), alors je me suis éloigné doucement. Je l'ai contourné largement et je suis allé un peu en aval, toujours au bord de la rivière. J'avais les yeux qui piquaient à cause du soleil qui se reflétait sur l'eau, et peut-être de l'huile dans les yeux et peut-être des larmes – même si je me demande bien pourquoi j'aurais pleuré à ce moment-là. Soudain, il a fait une sorte de bond en arrière, et il était dans l'eau peu profonde du bord, et tout de suite il a sautouillé pour arriver sur une branchette au-dessus de l'eau. Il était là. De ce moment témoignent deux plumes, que j'ai vues en repassant. Et puis à un moment, il s'est envolé, sur deux, peut-être trois mètres. Vers l'amont et vers la rivière. Et puis il est tombé. Dans l'eau. Le bec dans l'eau. Et il a commencé à dériver. Il était à un bon mètre du rivage, dans l'eau profonde et le courant puissant.

J'ai couru chercher une branche longue, de l'espèce d'osier qu'il y a là (il ne pousse rien d'autre : les humains ratiboisent tout, une ou deux fois par an, que ce soit *propre*). J'en ai fait une boucle, pour pouvoir le ramener à moi, le ramener au rivage. Elle était trop courte. Je l'ai suivi le long de l'eau, espérant qu'un courant l'approche. J'ai regardé le ponton, espérant pouvoir l'y intercepter – mais il était tellement loin, sans doute il serait mort alors. Il a fini par arriver au niveau du ponton. Trop loin encore. Trop loin pour le ponton + moi + ma petite branche, même déliée. Je lui ai, dans ma tête, pour ne pas lui faire peur, proposé de se rapprocher. Mais il était de plus en plus évident qu'il ne passerait pas près du ponton. Il est passé, au loin. Je l'ai suivi, le long de l'eau, assez lentement.



Bien sûr j'y pense.
Pas à chaque fois mais souvent.
Surtout fatigué.

Par exemple, au sortir du supermarché – le vélo, la descente herbeuse, le poids lourd qui arrive un peu vite...

Je ne sais pas pourquoi je n'arrive pas à m'en remettre.

Est-ce de n'avoir rien pu faire ?
Est-ce de n'avoir rien fait ?
Est-ce de n'avoir rien compris à ce qui se passait ?
Est-ce de me sentir coupable de sa mort (de manière un peu mégalo et tirée par les cheveux) ?
Est-ce de ne toujours pas savoir si j'aurais dû intervenir ?
Est-ce de l'avoir accompagné de mon mieux, de l'avoir suivi si loin qu'il était possible, pour saluer sa mort au fil de la lumière et du courant, l'avoir salué tandis qu'il passait dans le monde des morts, l'avoir accompagné de vivant à vivant, puis de vivant à mort, d'avoir été à ses côtés autant qu'il m'était possible malgré le courant et la distance entre nos deux espèces, bien que nous soyons tout deux – ayons tous deux été – des animaux à sang chaud ?

Il marchait chelou, la tête basse, et ça me l'a rendu sympathique,
proche.

Pourquoi est-ce que je m'attache toujours aux plus fragiles, aux plus proches de mourir ? Pareil avec les brebis, en alpage. Comme si je ne m'intéressais vraiment à la vie que quand elle est menacée.

Celui-ci avait vécu jusqu'alors, et cette fois il est mort. Il aurait suffi de pas grand-chose, et ce pas grand-chose n'est pas advenu.

Je ne sais pas nager. Le courant était fort. Mais me serais-je posé la question pour un-e humain-e ? Je crois que j'aurais tenté.
Est-ce pour ne pas prendre sur moi une charge à plein temps ? Est-ce pour ne pas, encore une fois, sauver un petit être pour qu'il meure dans quelques jours, quand je sortirai de mon vide-silence et que le flux reprendra ?

Me reviennent des bribes de cours sur la morale de Kant – m'en reste l'idée, j'espère erronée, probablement simpliste, que *pour un même résultat, je ne suis pas responsable (donc, le cas échéant, pas coupable) si je n'ai rien fait qui contrevienne à loi morale officielle*.
Mettons : un ami, poursuivi, vous demande de le cacher. Sympa, vous l'accueillez. Ses poursuivants arrivent, et vous demandent s'il est là – et, alors tenez-vous bien : si vous répondez *oui* et qu'il est pris, vous n'êtes pas responsable ; si vous répondez *non*, et que les poursuivants, en repartant, le croisent qui s'échappait, vous êtes responsable.



Vous êtes coupable si, du fait de votre mensonge, il est pris. Pas si, du fait que vous ayez dit la vérité à des personnes mal intentionnées, il est pris. Moi qui peine à soutenir quelque chose que je sais faux, ça m'arrangerait de croire en cette morale, mais elle me semble absurde.

Comme je me suis moqué de Kant ! De sa théorie morale, bien sûr, mais aussi de sa légendaire petite balade, tous les jours la même, à Königsberg. Tout ça me semblait sentir sérieusement le renfermé. C'était il y a quelques années, avant de découvrir combien une petite balade, toujours la même, ça peut être une réussite immense,

parfois hors de portée.

Une manière de me dire que j'ai bien fait de le laisser faire, que je ne sais pas mieux que lui ce qui est bon pour lui, apparente ce qui s'est passé à un suicide. L'avant-veille, tu m'avais dit que les animaux ne doutent pas, et que la mort n'est pas un besoin de l'être vivant. Un fait, mais pas un besoin animal (comme la nourriture ou l'air). Un animal ne se suicide pas, l'animal en nous n'a pas ce besoin, veut juste vivre. Un oiseau ne se suicide pas.

Mais celui-ci avait vécu jusqu'alors,
et cette fois il est mort.

Ne pas vouloir intervenir, ne pas vouloir faire ingérence
puis
il était trop tard.

échos de l'émission d'*interlope*

QUI TUE, QUAND C'EST UN SUICIDE ? QUI LAISSE-T-ON MOURIR ? ET QU'EST-CE QUE
ÇA A DE POLITIQUE ?



Bien sûr que j'y pense.
Ce ne serait pas très sympa
mais j'y pense.

Au sortir de la poste, où on vient de me fixer un rendez-vous sans que je ne parvienne à dire
non.
Cette fatigue.
Ce camion derrière moi, rapide et lourd.
Je ne suis pas rapide, mais je ne suis pas loin.

Pourquoi la mort me bouleverse-t-elle toujours autant ?
Je ne sais pas si c'est mon attention qui me fait voir la mort partout. J'imagine que oui.
Le lérot. Cette attention immense de chaque instant, trop vite desserrée.
La couleuvre – a-t-elle survécu, elle, à cette soirée-là ?
Le petit serpent dans la crue, que je n'avais pas osé sauver par peur qu'une personne soit
mordue par ma faute.
Puis *Tendre Trèfle*.
Et aujourd'hui ce merlounet.

Les plantes me touchent moins.

Peut-être que ce n'était pas une volonté, un désir, un besoin
plutôt une fatigue, une impossibilité, un abandon.

Peut-être que c'est là que ça me touche.
Peut-être que c'est cet endroit que je reconnais.

COMBIEN DE TEMPS PEUT-ON VIVRE LE BEC DANS L'EAU ? EST-CE DÉJÀ TROP TARD ?
À CE PONTON, SERA-T-IL ENCORE TEMPS ?

Une partie de moi se reconnaît dans ce petit être voûté à sang chaud (durant le lissage de lundi,
n'ai-je pas eu l'impression d'avoir des plumes ?), ce petit être voûté qui utilise ses dernières
forces pour voler vers le courant irrespirable.

QU'A-T-IL CRU, CE PIAFFOU ? N'A-T-IL PAS VU LE DANGER ? COMMENT EST-CE QUE ÇA
A PU LUI SEMBLER UNE BONNE IDÉE ? IGNORAIT-IL SES FAIBLESSES ?



Vignette à cinq centimètres du bord droit : un pétiole de cardon – ne sont visibles que les fibres longitudinales et les épines groupées par deux ou trois

Du fait de l'absence d'inulinase dans l'intestin grêle, l'inuline est inassimilable.

Peut-être un autre jour ce serait passé.
Le courant était haut ce jour.

Comme l'inuline est inassimilable,
elle peut remplacer l'amidon pour les diabétiques,
puisqu'elle n'influence pas la glycémie.

Tout m'apparaît imprégné de symbolique. L'eau comme symbole de l'émotion, des
émotions qui débordent, par lesquelles sans cesse je suis débordé

Comme l'inuline est inassimilable, ses fibres sont excellentes pour décomposer les aliments et représentent un outil
efficace pour aider à prévenir les pics de glycémie.

Se reconnaître dans un oiseau cabossé, dans sa manière de voleter sans conscience
vers là et en mourir.

Comme l'inuline est inassimilable, la fermentation de ses fibres par le microbiote entraîne la formation d'acides gras à
chaînes courtes, qui protègent l'organisme contre les bactéries pathogènes. L'acidification de l'intestin inhibe les
bactéries nocives.

La peur de devenir fou. De quitter définitivement le monde partagé, le monde où on
peut encore comprendre et parfois se faire comprendre. La peur de passer de l'autre
côté – de n'être plus que douleur et solitude. La peur aussi de se tuer, de succomber à
l'appel de la tristesse et de la fatigue.



feral feminisms

Autistic A/Genders,
A/Sexualities, and A/Socialities

issue 17 · spring 2026

Cynara Cardunculus
iuri martin-cabétich

Comme l'inuline est inassimilable, elle nourrit le microbiote plutôt que le porteur. Elle fait ainsi partie des prébiotiques, qui sont dégradés et utilisés uniquement par des bactéries bénéfiques, à savoir les bifidobactéries et/ou les lactobacilles.

Être indécomposable, irrécupérable, c'est parfois la condition pour être bénéfique. Quand bien même ce serait possible, ce serait peut-être dommage de se normaliser – tout comme ce serait dommage de ne manger que des sucres rapides, plus flatteurs et réconfortants, on est bien d'accord. Les grandes joies passent parfois par des goûts plus complexes, de l'altérité plus nuancée, de la rencontre, de l'inassimilable.

Cesser de chercher une responsivité. Le monde a bien mieux à faire que de s'adresser à moi.
Le monde est.

Le voir pour ce qu'il est.
Ce qu'il est aujourd'hui.

Un oiseau
qui meurt sous mes yeux.



Vignette à deux centimètres du bord droit : un pétiole de cardon, charnu, épineux, mais avec quelques éléments foliacés encore

Bien sûr, je préférerais que tu me croies. Que tu sentes l'immense amour que j'ai pour toi.
Que tu saches que la distance n'est pas chez moi la négation de l'amour peut-être sa condition.

Pour aimer, je dois vivre.
Et pour vivre,
j'ai besoin de vide, parfois
de solitude.

Les métabolites secondaires des lactones sesquiterpéniques présents dans le cardon ont des fonctions anti-oxydantes et anti-inflammatoires.

Ainsi, ce qui fait la distance, l'inassimilable — ce qui fait qu'il est impossible de manger beaucoup de cardon sans cuisson préalable, ce qui fait qu'il est impossible de manger le cardon entièrement (on ne peut manger que les côtes, pas les feuilles) — c'est aussi ce qui fait émerger d'autres propriétés, ce qui fait du cardon un *pharmakon* — terme grec pour dire la substance active, pour dire le poison aussi bien que le remède.

C'est que l'existence, la mienne, bien souvent, ça me fatigue.
Poser des actes, tenir des conversations, me composer un visage, avoir des avis me fatigue.
Être longtemps attentif de manière sélective me fatigue
et je ne voudrais pas être à tes côtés sans t'être pleinement attentif.

Deux jours une fois par mois, c'est peu, trop peu. J'entends.
Deux jours une fois par mois depuis des mois, ce n'est pas rien.
C'est plus de temps que je n'en passe avec moi-même, c'est-à-dire avec rien.
Quand tu arrives, tout passe au second plan, et je suis avec toi.

Je me rappelle du livre d'histoire, en primaire sans doute. On parlait du Moyen Âge.



J'ai oublié les rois les reines.
Restent une image floue de chevalier paré une image de prairie en pente, désolée et
pourtant cultivée une image d'arbres dénudés
par l'hiver avec un cerf et la notion de jachère, *ou assolement*
triennal — est-ce possible qu'on ait appris des choses pareilles en primaire ?

La jachère : pour que la terre donne, on fait une rotation des cultures : un an ci, un an ça, un an
rien. Pendant un an on la laisse seule, vide, faire pousser pour rien ses graines pour rien de
plantes pour rien qu'on ne planterait jamais.
On la laisse livrée à elle-même pas parce qu'on en désespère, mais pour la retrouver
l'année suivante, rénovée de ce rythme sien repris.

Depuis, plus la peine, on a les engrais.
Plus la peine vraiment ?

Quand tu pars
il me faut retrouver mes esprits, mes bords, mon équilibre, mon barycentre – de partie que
j'étais, je redeviens un tout. Ça prend du temps.

Il me faut alors faire ce que j'ai à faire, répondre aux messages, remplir des papiers, prendre des
nouvelles de qui va mal ces temps, parfois récapituler les écueils rencontrés, chercher comment
une autre fois les éviter, préparer la suite, tenir mes engagements si je le peux, ou du moins – si
j'ai été trop ambitieux – avertir que je ne pourrai pas.

Ensuite seulement, et seulement si rien n'est prévu, si je peux me déconnecter, j'éteins mon
téléphone et internet.

Il me faut encore noter ce qui m'agite, ce qu'il me reste à faire, lutter contre la volonté de
rallumer mon téléphone ou internet pour régler une dernière chose, prévenir un malentendu,
envoyer un dernier mot de soutien.

Si je tiens, ensuite seulement, je peux commencer à remettre les choses à leur place, pour cesser
enfin de butter sur tout. Au fur et à mesure que je prends ce temps, de petites bulles d'un autre
temps commencent à se former. Un instant je rêve, je tends l'oreille au cri d'un oiseau, je
regarde changer la lumière.

Enfin, je suis là, pleinement présent, c'est-à-dire absent à moi-même et aux questions humaines
de contrôle et de projet.



Et c'est bien rare alors
qu'il me reste deux jours de vide
pour retrouver cette partie élémentaire, le moi d'en dessous moi,
celle qui ancre mon désir de vivre quelles que soient les complexités à traverser.

Mon amour ne dépend pas de ce que tu me donnes, de ce que nous partageons.

Beaucoup déjà sont loin. Mon amour encore les accompagne, du moins sous les dernières formes de notre amitié.

L'amour que j'éprouve ne dépend pas de ce qui m'est donné.
Sinon comment pourrais-je survivre aux inévitables départs,
moi qui n'ai d'autres contours que cet amour même ?

Tu m'as vu regretter trois fois par jour pendant un an l'absence de l'angélus, qui ne
m'émerveilla jamais autant que toi. Alors imagine...



Vignette à droite : le bout d'une feuille de cardon

Les cardons, ce n'est pas rapide à préparer, ce n'est pas rapide à consommer, ça demande du temps.

C'est en partie dû à leur forme de rosette, leur structure fractale qu'on doit reparcourir de feuille en feuille, pour enlever les épines.

La rivière coule, sans yeux pour moi.

Mon regard coule avec elle
 accompagne un instant un insecte
 puis l'intersection de la lumière changeante et de cet insecte
 puis l'intersection de la lumière changeante et de la rivière.

J'aime flotter. J'aime ne pas trop exister

contempler les structures
 être traversé par la beauté du monde l'inassimilable, l'altérité.

Vous en verrez peut-être, sur l'étal du marché. Regardez comme c'est beau. C'est tout laineux, incroyablement doux. Mais attention, si vous touchez les bords, ça pique fort. A moins de tout charcuter pour lui enlever les piquants, mais alors ça s'oxyde très vite après...

Je ne peux apparemment faire le bonheur de personne

(ni ne parviens même à imaginer ce que peut signifier, pour une personne, faire le bonheur d'une autre).

Régulièrement je manque, je disparaiss, j'insuffis,
 et ne vois pas d'inconvénient à ce qu'on cherche ailleurs ce que je ne saurais apporter.



Quant à me suffire, quant à combler chez moi ce qui a besoin d'air de
vide de silence de rivière de petites bêtes nageant
sous les cailloux de feuilles de branches de lumières changeantes
quant à combler chez moi ce qui a besoin de ne rien faire de n'être sous aucun
regard de lire de rêvasser d'écrire de réparer mes
chemins vers le monde
quant à me suffire, ce n'est pas une option non plus.

Tu ne voudrais pas de l'être que je serais si c'était le cas j'espère.

Moi en tout cas je ne voudrais pas l'être
centré seulement sur toi dépendant, fragile
et terrible sans doute de cette fragilité
prêt à tout ravager plutôt que de te voir t'éloigner d'un cil
nous ne voulons pas cela, dis ? Nous ne voulons pas cela ?

contrariant dur désagréable épineux
manquant pesant irrécupérable
indigeste insuffisant absent
distant irritant inassimilable inconfortable

COMMENT PARTAGER CE QU'ON A DE PLUS PRÉCIEUX,
DE PLUS PRÉCIS, DE PLUS JUSTE ?

Peut-être en passant du temps
– seul-e-s parfois, parfois ensemble –
avec ce qui demande du temps, ce qui ne se consomme pas rapidement
avec ce qui pique le beau, le doux, le terrible, le vulnérable.

comme on vient de le faire,
avec vous
de loin.

Contempler
ensemble
ce qu'on a de plus précieux – ce grand mystère qu'est l'existence.



Le courant était fort, mais pas rapide. À ce moment, ses ailes étaient déployées, et sa tête toujours sous l'eau. J'ai senti que peut-être il était en train de mourir. J'avais remis ma capuche. Je l'ai regardé s'éloigner dans le grand bassin. Un instant j'ai cru qu'il allait toucher l'autre bord, et je me suis dit que si j'y étais je pourrais le recueillir et, je ne sais pas, l'enterrer. Ça semble dérisoire. Je voulais croire qu'il restait une infime chance qu'il soit encore en vie. J'ai marché jusqu'à l'autre côté du bassin. Il n'était pas si près. Je l'ai vu passer. Il n'avait plus les ailes tout à fait déployées. Ce n'était plus qu'un petit cadavre qui s'éloignait sur l'eau. La lumière était belle, les feuillages jaune et orangé se reflétaient légers dans l'eau sur laquelle il flottait. Le monde, dénué de tout espoir, l'accueillait dans son immense beauté indifférente.



Travaux cités

Dupont, Frédéric, Jean-Louis Guignard, et Jean-Marie Préfacier Pelt. 2007. *Botanique: systématique moléculaire*. Elsevier Masson.

interlope. 2022. *Suicide assisté, suicide et euthanasie*. Episode 12. 50 minutes.

<https://blogs.radiocanut.org/interlope/2022/10/30/rayon-x-suicide-assiste-suicide-et-euthanasie/>.

Kant, Emmanuel, et Antoine Grandjean. 2024. *Sur l'échec de tout essai philosophique en matière de théodicée suivi de Sur un prétendu droit de mentir par humanité*. PUF.

Remerciements

Merci à toute la petite équipe du Royans qui a été là pour accueillir ce texte, et en particulier à Pascale avec qui nous avons fomenté cette mini-résidence des 5-6 janvier 2023 autour de la vulnérabilité.

Double merci à la ferme des Roussets – pour m'avoir fait découvrir les cardons, puis pour avoir accueilli ce temps autogéré de partage autour de nos recherches, qui a permis à ce texte de voir le jour.

Merci également à ceux qui ont accompagné par la suite la forme présente de ce texte – dont l'équipe de *Tout tapis est une scène* et le Théâtre de l'échange à Annecy.

Et enfin merci à *Feral Feminisms* de faire exister ce précieux espace éditorial et ses questions toujours audacieuses. Remerciements tout particuliers à Ela, dont l'implication et le respect d'exigences de mise en page tarabiscotées n'a d'égal que la grande gentillesse.

Sans ces espaces et dynamiques, il ne resterait que l'ennui des réalités hégémoniques et écrasantes. Merci de me nourrir de tant de voix, et d'accueillir la mienne.

Un grand merci ensuite à Céline, Roï, Marine, Ève, Sheila, Constance et toutes les autres personnes qui m'ont fait des retours sur Cynara, témoignant des échos que ce texte si singulier trouvait en elleux.

Un grand merci également aux Reviewers anonymes dont les regards et commentaires sur la forme écrite du texte m'ont été précieux.

Grand merci enfin à Ombre pour les précieuses dynamiques qu'elle impulse tout en maintenant une grande disponibilité et compréhension dans les échanges. Et à Camarule, toujours – pour le soutien inventif aux nombreux endroits où je me heurte à des obstacles invisibles.

Grâce à vous, quelque chose miraculeusement se rejoint, là où sans vos soutiens et accueils des formes qui surgissent, suivre mon chemin se signifierait que s'éloigner du monde commun.

Sans vous, ça n'aurait pas de sens d'élaborer des formes, ni, d'une certaine manière, pour moi, de vivre.

Illustration de couverture

iuri martin-cabétich, Cynara Cardunculus, février 2023, montage numérique librement inspiré de Vilmorin-Andrieux & Cie, 1904. Les plantes potagères. Description et culture des principaux légumes des climats tempérés. ed. 3. Paris, Vilmorin-Andrieux. fig., XX-804 p.



feral feminisms

*Autistic A/Genders,
A/Sexualities, and A/Socialities*

issue 17 · spring 2026

Cynara Cardunculus
iuri martin-cabétich



En pleine largeur de page : deux cardons liés sur fond étoilé. Aucune écriture ne vient plus



feral feminisms

Autistic A/Genders,
A/Sexualities, and A/Socialities

issue 17 · spring 2026

Cynara Cardunculus
iuri martin-cabétich

alourdir l'image.

iuri martin-cabétich bricole des formes & travaille son regard pour parvenir à vivre dans un monde saturé de prêt-à-penser toxique et réducteur. Son principe : travailler à notre manière de concevoir et percevoir le monde permet de changer ce qui semble possible, et, donc, ce qui l'est. Il a un fort intérêt pour les questions éthiques, la phylogénétique et le monde vivant en général. Autiste et trans, actuellement en rade de cadre de recherche académique/allogéré, il bricole des cadres, dont parfois <https://biotopeimmateriel.wordpress.com>. Il est l'auteur de *1,27g de Falaises*, à paraître courant 2026. iuri.martin-cabetich@mailo.com